

—Si c'était... murmura-t-il à mi-voix. Puis il ajouta presque aussitôt : Non ! c'est un rêve ! Ce n'est pas possible !

—Rien, entendez-vous, Olivier, rien n'est impossible dans le buisson australien quand il s'agit de se venger, répondit le Canadien, qui crut à une réponse provoquée par ses suppositions. Vous n'ignorez pas que nous sommes dans un lieu où il n'y a ni bonne foi, ni loyauté, ni justice ; la force brutale règne seule en maîtresse dans ces vastes solitudes.

CHAPITRE IV

Une insulte indigène. — Chant de guerre — John Gilping entonne le *God save the Queen*. — Les coradjis. — Terreur des Nagarnooks. — Superstitions australiennes. — Les terres fondues. — Evasion.

En ce moment, le Canadien et ses amis furent rappelés à la réalité de leur situation par les cris et les hurlements des Dundarups, qui avaient encore augmenté d'intensité.

Ces forcenés, voyant que leurs adversaires restaient insensibles à leurs provocations, avaient fini par planter leurs longues lances dans le sol, puis, les prenant à deux mains, ils s'étaient mis à danser en s'excitant les uns les autres, et à sauter comme des énergumènes, en tournant le dos à la petite troupe.

Cette posture, qui en toute autre occasion eût fait rire les Européens, eut le don de porter au paroxysme la rage de Willigo. C'était, en effet, dans les mœurs australiennes, la plus grossière insulte que l'on pût adresser à un indigène. C'était lui dire en propres termes qu'il était un lâche, incapable de voir ses ennemis face à face.

Les Dundarups savaient parfaitement ce qu'ils faisaient en agissant ainsi. Ils espéraient que le chef nagarnook, poussé à bout, commettrait quelque imprudence et se lancerait en avant avec ses deux compagnons.

Il s'en fallut de peu, en effet, que Willigo, à cette injurieuse provocation, ne courût sus aux insulteurs avec ses deux guerriers, qui l'eussent suivi sans hésiter ; mais il eut assez de force de caractère pour ne pas tomber dans le piège qui lui était tendu. Cependant, arrivé au comble de l'exaspération, il fit le serment, dès qu'il aurait rejoint les siens, de revenir brûler les villages dundarups, de massacrer les femmes, les enfants, les vieillards, et de tirer une vengeance dont on se souviendrait dans le Buisson de l'insulte qui atteignait toute sa tribu dans sa personne.

Et brandissant ses armes, l'œil farouche, la bouche écumante, il se mit à entonner son chant de guerre avec ses deux guerriers, qui lui envoyaient la réplique.

« Wagh ! wagh ! les Dundarups sont des lâches ; ils se cachent comme l'opossum quand ils entendent la voix des guerriers ; ils tremblent et fuient en foule comme les feuilles des bois que le vent chasse devant lui quand les Nagarnooks se lèvent, la lance et le boomerang à la main.

« Wagh ? wagh ! s'écriaient alors Koanook et Nirrooba, les Dundarups sont des lâches.

« Wagh ! wagh ! les Dundarups sont des animaux immondes et puants ; ils se cachent dans les épais buissons de myalls comme le triste hocko, qui ne peut supporter la lumière du soleil.

« Wagh ! wagh ! les Dundarups sont plus timides que les femmes ; ils défileraient le kangourou à la course quand il faut fuir la bataille ; les petits enfants nagarnooks les chassent à coups de pierres dans les broussailles.

« Wagh ! wagh ! les Dundarups sont plus timides que les femmes. »

Et cela dura plus d'une heure ainsi. Les trois guerriers nagarnooks, arrivés au paroxysme de l'exaltation, étaient vraiment terribles à voir ; ils entremêlaient leurs chants de hurlements sauvages à donner le frisson aux plus braves. Leur exaltation avait fini par gagner leurs compagnons, et les Européens eux-mêmes se surprenaient à montrer le poing aux Dundarups et à les menacer de leurs carabines. Il n'est pas jusqu'à l'honorable John Gilping qui, lui aussi, n'avait fini par sortir complètement de son caractère ; monté sur le paisible Pacific pour se mettre mieux en vue, il traitait les Dundarups d'impies, de démoniaques, de suppôts de l'enfer, de fils de Belzébuth, entremêlant tout cela de versets de circonstance à leur adresse.

A un moment donné, il fut saisi d'une inspiration sublime ; ayant saisi sa clarinette, il se mit à jouer, sur le ton aigu, le *God save the Queen*. L'instrument, à ce diapason, avait comme des sons de binioù écossais, et ses notes perçantes parvinrent sans peine aux oreilles des Dundarups. Cette scène d'un haut comique dans le drame qui se jouait eut un résultat singulier : en entendant ces sons bizarres, à la vue surtout de l'être fantastique qui le produisait et de l'animal inconnu qui lui servait de monture, un long frémissement parcourut les rangs des indigènes, et on les entendit prononcer de tous côtés le mot terrifiant qui s'était déjà échappé le matin de la bouche effrayée de Kaonook et de Nirrooba :

—Coradjis ! coradjis ! Un sorcier ! un sorcier !

Et au même instant, tous les Dundarups disparurent à plat ventre dans les hautes herbes.

Avec la vitesse de l'éclair, le Canadien et ses compagnons entrevirent tout à coup le parti qu'il était peut-être possible de tirer de la situation. Ne pourrait-on profiter de ce moment de terreur pour tenter de s'échapper ?... Mais quand ils se retournèrent pour communiquer leurs impressions à Willigo, ils furent saisis d'un étonnement que le Canadien, mieux au fait qu'eux des mœurs du buisson, ne partagea pas au même degré. Le chef nagarnook

et ses deux guerriers gisaient à quelques pas de là, la figure complètement enfouie dans les herbes et tremblant de tous leurs membres.

Olivier et Laurent ne purent retenir un sourire ; quant à Dick, il se contenta de hausser les épaules. Intelligence moins fine que le jeune homme, le brave Canadien était véritablement humilié de voir son ami Willigo donner un exemple de faiblesse superstitieuse ; aussi, se dirigeant vers le chef, il le saisit par les épaules, et, grâce à sa force herculeenne, il le remit d'un seul effort sur ses pieds.

—Allons, Nagarnook, lui dit-il, n'êtes-vous pas honteux de trembler ainsi comme une femme ? Allons, remettez-vous, où, d'honneur, je vous renie pour mon frère. Vous avez peur d'un pauvre diable de prédicant qui souffle dans un morceau de bois ; vous pouvez croire votre ami qui ne vous a jamais trompé, ce n'est pas un coradjis. Voyons, auriez-vous pu vous emparer de lui hier si c'eût été un sorcier ?

Ce dernier argument parut faire impression sur Willigo ; mais comme le Canadien n'était pas grand clerc et qu'il avait épuisé ses raisonnements, il appela d'un ton sec John Gilping.

—Faites-moi le plaisir de remettre votre *musique* dans son sac et de ne plus l'en sortir, lui dit-il ; ces gens-là vous prennent pour un sorcier.

—Un sorcier, grand Dieu ! exclama Gilping en levant les bras au ciel d'un air désespéré.

—Oui, un sorcier ! Et, ma foi, le diable m'emporte si, avec une tournure comme cela, on vient se promener dans le Buisson. Le vent n'est pas aux explications ; obéissez, ou d'un coup de bâton sur l'échine de votre âne, je vous envoie continuer vos litanies au milieu des Dundarups. Vous voyez bien que ces gens-là ont perdu la tête ; et nous avons besoin de toute l'intelligence de Willigo pour nous tirer du mauvais pas où nous sommes tombés !



Ayant saisi sa clarinette, il se mit à jouer le *God save the Queen*. — P. 20. col. 1

A cette rude apostrophe, le pauvre Gilping désarticula son instrument, et l'ayant, sans plus de réflexions, remis dans son récipient, le suspendit à son cou en prenant le ciel à témoin, par une mimique de circonstance, de l'entière pureté de ses intentions.

Devant les assurances réitérées de son ami, Willigo reprit peu à peu possession de lui-même ; mais il garda longtemps rancune à John Gilping de la terreur superstitieuse qu'il lui avait causée.

Les Dundarups qui, de prime d'abord, s'étaient attendus à ce que le sorcier blanc marchât sur eux pour leur lancer un sort, ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur en voyant le prétendu coradjis reprendre sa place au milieu des siens, et ils en devinrent que plus insolents et plus agressifs dans leurs provocations.

Peu de populations sont plus superstitieuses que les différentes tribus australiennes. Cela tient, sans doute, au degré inférieur qu'elles occupent sur l'échelle de l'intelligence humaine. Ainsi des hommes qui affronteront la mort sans trembler, qui supporteront le sourire aux lèvres, les plus épouvantables supplices, sont incapables, tant est grande la terreur que leur inspire tout ce qui touche au surnaturel, de supporter les regards d'un coradjis ou sorcier.

— LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)